

Le chant montant de l'amour pur

Jacques Renaud

Volume 21, Number 3 (123), May–June 1979

Douze nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, J. (1979). Le chant montant de l'amour pur. *Liberté*, 21(3), 81–88.

Le chant montant de l'amour pur

JACQUES RENAUD

Soudain le vide se remplissait d'un goût d'écrire, à l'état pur. Soudain, c'était la grande coulée trop pure et qui effraye car elle éclaire la racine de l'angoisse, l'intensifie et nous donne la mort en la dissolvant. Et tout est à refaire, dirait-on, puisque nous sommes morts. C'était la solitude claire et limpide, pure, presque insupportable à la fois de blancheur et de chaleur dans laquelle toute illusion meurt, c'est-à-dire nous-même. Et je voulus voir ce qui coulait d'un premier jet dans une situation semblable. Et l'amour verdissait dans les mers. Les arbres se penchaient sur le sol où l'eau clapotait. La rivière doucement coulait parmi les chuchotements de mouches et les jeux d'oiseaux dans les arbres. Des perles d'eau tombaient d'un ruisseau dans la mer. J'étais pris d'une sorte de vertige entre deux paysages que je touchais et qui me tiraient vers eux de tout leur charme et je choisis de laisser s'animer en moi celui de la rivière et des oiseaux. Celui de la coulée chaude de l'eau d'été dans les berges. Peut-être en souvenir de mes séjours dans certaines campagnes françaises. En souvenir aussi de mes séjours à l'Epiphanie. Mais le paysage était étrangement plus vivant, plus réel en moi qu'alors. Ou alors n'était-il pas à jamais passé et la

vie se ranimait en moi, se libérant de l'espace et se libérant du temps ? La vive source d'amour jaillissant d'un monticule hérissé de pierres, bondé de cailloux, retombait par diamants et perles et musculatures d'eau lisse dans la rivière qui coulait. Il y avait dans la minuscule cataracte de cette fontaine sauvage un bruit et un aspect qui me la rendait infiniment précieuse. Elle était comme le condensé de toute la fraîcheur possible, de toute la fraîcheur présente, de toute la fraîcheur à venir. Des poissons de tailles diverses venaient jouer sous son jet d'eau. L'ombre des saules, tout autour, semblait veiller sur la pureté de l'abandon. Je restai longuement assis près de cette coulée tranquille où j'aurais aimé veiller nuit et jour convaincu qu'elle m'apprenait, même à mon insu, des choses précieuses concernant les sources de la vie. (Nuit et jour, mais n'y aurait-il plus jamais que du jour ? . . .) Et quelqu'un vint me rejoindre. C'était l'après-midi. Elle vint s'asseoir à mes côtés dans sa robe blanche. Ou plutôt, de l'autre côté de la source. A plusieurs pieds de moi. C'était une jeune fille ou plutôt une jeune femme, blonde, aux yeux bleus, qui souriait de tout son être. Nous échangeâmes quelques paroles, banales, sans doute, dont je ne me souviens plus. C'était du rire, je crois, de l'amour d'argent. Peut-être me reviendront-elles plus tard. Mais je sentais tout ce temps la vitesse, ou la pression, ou la montée, je ne sais comment dire, de la réalité profonde, concrète aussi, de cet événement jailli de moi-même. Notons que des abeilles venaient bourdonner sur les fleurs sauvages. Dans sa robe blanche, ensoleillée (car elle n'était pas à l'ombre) elle n'avait pas cessé un instant de sourire. Dans l'eau de la rivière, dans l'air autour de la source, des mots, des paroles, des écrits, des récits, des phrases chargées de fraîcheur et de vie, simples à la fois et souvent étonnamment nouvelles, rondes, chargées, semblaient flotter comme des bulles. Des bulles transparentes, un peu plastiques, qui laissaient s'échapper ces univers remplis de fraîcheur, d'effluves de menthe et qui enrichissaient tout autour. C'étaient des masses de richesses, presque inespérées en ces contrées où l'ambiance vous lie au sommeil heureux de la terre. Mais nous y venions avec un souci d'éveil. Les coulées fuyaient parfois en tous sens. La jeune fille souriait toujours.

Des papillons vifs et lents comme leur frère le soleil venaient chatoyer dans les feuilles. La vie des joncs intensifiait d'elle-même sa verdure. Le chant des violettes, rares et précieuses, montait vers ma gorge et mes yeux avec des douceurs. La coulée de cette journée banale et pourtant si chaude et si douce et si délicieusement ombrée, cherchait à se raccrocher au déroulement conscient du temps. C'était une chasse ardente. La folie d'amour gagnait toutes les gemmes de l'espace. *Conscience* criaient les milliards d'étincelles et de bruits. Monter. Se fondre. S'arracher. Mourir, mourir d'amour, tel était le cri des choses et des sèves. Dans le temps l'insecte ailé mirait son oeil de nitre. De vitre, de vitrail orné des bruits de son immensité secrète. L'amour venait couler dans les feuillages. La brise était coulante aussi au creux des plis du front perlé de sueurs. La jeune fille s'était levée et je vis qu'elle était très mince et malgré moi mon coeur bondit. Et je sus que je ne pourrais jamais m'empêcher de l'aimer. Allais-je enfin lui parler d'une voix distincte ? M'approcher d'elle ? Comment ne pas aimer cette vive coulée de soleil ? Comment ne pas rester ainsi longuement en extase ? Puisque l'extase comble en nous un manque, profond, et qu'il faut la recevoir comme une grâce ? Car le désir alors se tait dans sa propre splendeur. Elle était si jolie, si belle, si charmante, que je me sentis meilleur (elle éveillait en moi ce que je portais de meilleur). Je n'arrivais plus à m'arracher du jour. Il m'emportait. Et je partis à sa recherche, ce jour-là, à ce moment-là. Je partis en quête de cette mince jeune femme rencontrée à la source de la vie. Je partis à sa recherche, vraiment, au moment même où je la trouvais, où je la touchais, où je retrouvais ma demeure. J'avais jadis vu dans ses yeux, il y a de cela très longtemps, des masses incalculables d'univers. Et maintenant je voyais que pour retrouver, pour trouver l'Eclat, il me fallait traverser ces univers. Et je compris alors la nécessité de la nuit, de la séparation, de l'exil et du voyage. Je compris, cela me fit peur un instant, mais en la serrant contre moi, à un moment de ce récit que j'escamote ici en vous le livrant, je vis que ce n'était pas moi qui l'aimais mais quelque chose d'immensément silencieux qui conduisait vers elle tous mes pas et mes bras n'étreignaient que

du vide, le vide le plus riche jamais étreint, le vide d'elle, l'anéantissement d'elle et la naissance de la liberté au sein de la femme-monde. Jamais plus je ne serais jaloux d'une femme en qui dorénavant je marche et qui m'ouvre ses mondes. Je la conquiers, partout coule sa voix, sa lumière. Partout son éclat monte. Partout le monde respire immensément et c'est elle. Car la femme est amour. C'est la plus simple des vérités. La plus essentielle. Et il est exact d'affirmer que la vie, à tous les niveaux, commence par elle. Elle donne la vie, ouvre les portes de la vie, donne la mort à un monde et la naissance à un autre, elle porte en elle le Bien absolu, son corps est parcouru des billes éclatantes du Bien. En son corps rien n'est mal. Toutes les turpitudes sont parfaites. Elle est au bout des nuits et des jours, au bout des univers qu'elle recèle et qui brillent d'attente. Elle transfigure jusqu'à la fausse nuit.

Et je partis vraiment à sa recherche ce jour-là, à ce moment-là, quand je réalisai qu'elle était le monde. Je partis en quête de cette mince jeune femme au corps de chair immortelle. Je partis en quête de cette mince jeune femme rencontrée à la source de la vie. Je partis à sa recherche avec un coeur extasié. Je partis à sa recherche avec la certitude d'avoir enfin trouvé. Et je me levai, j'allai vers elle, mais cela semblait presque inutile tant tout devait s'accomplir depuis longtemps, tant tout cela était écrit de main vaste, de main profonde, de main d'écrivain céleste, intégral. Et cette vie nouvelle commençait dans les champs bénis de l'émeraude. Je vis que notre réalité se gonflait d'amour, de soleil, qu'elle grandissait comme la lumière du jour, que nous étions ensemble depuis longtemps dans ce jardin de la source et qu'enfin nous allions le réaliser. Je compris que j'aurais dû de longtemps tirer à moi le fil de cette histoire douce, ma véritable histoire, mon vrai, mon pur commencement.

J'abordai la contrée de l'émotion. Je vis qu'elle aurait voulu me prendre par la main mais cela ne se fit pas tout de suite, ce qui n'annula en rien son sourire. Cette joie lumineuse semblait jaillir et tramer tous ses gestes et les moindres mouvements de son visage. Son sourire était fait de cette plénitude de lumière qui jaillissait sans cesse de son corps, com-

me par miracle. Ce n'était pas une lumière évanescence, au contraire, c'était une lumière bleutée très dense, parfois parfaitement blanche, on aurait dit, vraiment, du diamant et ses yeux bleus en étaient remplis. C'était du blanc éclatant, du scintillement, c'était nous. Je veux noter des choses précieuses concernant le paysage ou le contexte de cette coulée ou de cette explosion solaire. C'est pour la fête du ventre qui connaît maintenant le feu très doux, poudrant, de l'amour.

Des oiseaux, il y en avait beaucoup, venaient se percher dans les branches des saules avec des bruits d'ailes qui évoquaient un chant indien. L'eau semblait s'animer d'une manière inhabituelle, les poissons semblaient nager avec joie, la source semblait plus fraîche et plus vivante, elle semblait aussi couler plus rapidement. Les berges se dessinaient avec plus de précision, elles devenaient vivantes. Les cris des animaux domestiques nous parvenaient dans la douceur soutenue de cet ensoleillement. Les couleurs étaient frappantes et il me faut noter la dominante de l'or des abeilles et la richesse parfois presque insupportable du bruissement rapide de leurs ailes. Le coeur s'en bourrait. Leur bourdonnement semblait remplir ce paysage soudainement suranimé par une vibration de feu tout à fait spéciale. Les cris d'oiseaux nous assourdisaient comme d'un feu à l'intérieur. Tout devenait d'une intensité telle que le corps voulut se refermer sur ce qu'il recevait, comme du dedans, d'un vaste dedans, d'un dedans qui touchait tout, mais je l'ouvris encore plus. Il n'y eut plus de crainte, d'angoisse, de rétractation. Y en avait-il jamais eu ? Tout devint plus transparent encore et il n'y eut que de la lumière partout, comme une immense larme de joie et je fus le soleil partout répandu de cette extraordinaire journée. Le bleu des papillons, l'or des abeilles, l'émeraude des herbes, le jaune des boutons d'or et par-dessus tout, partout, cette femme qui habitait tout l'espace, indescriptible prolongation de mon corps : j'étais cette femme et cette femme était toute la nature, dans ses asphaltes et dans ses trilles.

Du moins était-elle tout le champ du perçu et sa frange immesurable d'air pur.

J'étais maintenant porté par une aile d'énergie légère qui me prenait dans l'envol de son silence ou qui me rem-

plissait de pulsations de joie. Elle bourrait mon visage d'un sourire aux milliards de plis clairs. J'allais vers elle. Mon sourire irradiait d'elle. Elle montait en moi. Je l'accueillis. Je la regardais. Elle s'éveillait, elle me nourrissait. Je la modelais. Mon regard trouvait en elle la terre où labourer. Je marchais dans les champs et je ne savais pas encore où j'allais. Si j'étais fou ou sage, peu importait. L'amour portait tout.

Et je revins au commencement de cette rencontre pour voir où en était cette mince jeune femme, dans son corps, et, à la source, je ne la retrouvai pas tout de suite. Je cherchai longuement, parfois secoué d'un pleur soudain, venu des abîmes nerveux, qui ne comprenaient pas tout. Un grand calme parfois venait. O ne plus espérer, ne plus désirer, jamais, rien que ce feu d'être qui fait tout ! Mon ventre respirait par pulsations profondes.

La véritable histoire à chaque instant commençait.

Et je vis qu'elle était là, en moi, mon vrai corps : elle revenait.



La campagne est un perpétuel chant d'insectes dans les ravines, de mollesse verte dans les vallons, de ruisseaux, de cris d'oiseaux, de trilles et ça n'en finit pas, c'est presque assourdissant. La campagne est chargée de toute sa projection énergétique, comme une possibilité sans cesse manifestée. Comme un grand sac transparent crevant d'instant en instant et laissant sortir les jeux de couleur et les jeux d'oiseaux, le bruissement silencieux du soleil dans les herbes.

J'essaie ici de me rappeler ce que furent les premières paroles échangées entre nous, je pense qu'elles furent banales, j'écoute. Je crois qu'elle m'a d'abord dit *bonjour*, tout simplement. Et c'était comme le mot même de la création. *Bonjour*, c'était ce jour même de notre rencontre dans le ruissellement de la source. Elle m'a dit *bonjour*, comme si elle m'attendait depuis toujours et elle a glissé sa main fine, très blanche, dans la mienne et son sourire m'a pénétré. Elle est venue se blottir contre moi, et j'ai pris conscience de sa minceur.

Elle était mince comme jamais fille ne fut mince, et sans doute fragile, comme jamais fille ne fut fragile, mais peut-être était-elle secrètement plus forte que toute femme et c'est bien ce qui semblait jaillir de son sourire : une force invincible.

*

Le temps vint où la nuit revint. Elle, la scintillante, elle n'était plus là. Je la cherchai un temps, l'âme en peine. Puis il y eut une brisure dans le temps, dans l'émotion, et il n'y eut plus de peine. Le récit recommençait de nouveau : tout était lumière, plaisir profond et joie. Et j'avançai de nouveau dans la vie et dans l'écriture, regardant autour de moi jaillir les choses et les êtres. Et ils jaillissaient de moi. Il y en avait partout, dans les ravins, dans les songes. Partout ils montaient, comme par armées, des fonds. Ils montaient sans fin, de partout, c'était moi qui les créais. Quelque chose de vaste me traversait, je marchais dans de l'immensité, je jouissais sans fin, mon livre naissait dans la chair, je commençais à vivre. Je commençais. Tout était coulée d'une même source et j'en vivais. J'en vivais pour toujours, je le savais bien, nul ne pouvait me contredire, j'étais toute parole.

C'était de nouveau la campagne sous mes pas, mais elle était absente. Je l'aimais, je l'aimais mais elle avait pris un nouveau visage. Le visage de chaque chose où mes énergies vitales s'apprivoisaient graduellement à la reconnaître. Car l'amour n'est jamais mort : il voyage de la femme au monde en passant par la mort. Et la femme est belle que l'on retrouve soudain dans les sombres méandres des fonds de cours et dans les jardins et dans le mille choses que nos yeux portent et produisent incessamment. Et je voulus lui donner la forme qu'elle appelait en moi, car elle appelait mille et mille formes possibles et je savais qu'oeuvrer avec le souvenir de son scintillement au coeur la faisait renaître dans la vaste vie. Pour la retrouver, il me fallait enrichir la vie. La faire pénétrer dans la vie. Pénétrer par elle en Elle. La découvrir là où l'on dit : le monde. La découvrir là où l'on dit choses et gens. Et soudain la solitude perdait de son âpreté. O cette

bonté puissante venue je ne sais d'où et qui pénétrait dans mon ventre pour introduire cette essentielle vérité. Car les tripes doivent apprendre l'extase de lumière pure : tout est divin. L'absence et la présence, la mort et la vie, les ténèbres et la lumière. La compassion pénètre en toute chose et je commençais à entendre du fond de mes entrailles la montée de son tendre et féminin murmure. Je t'aime, je t'aime, et puis plus de mots du tout : c'était l'amour discret des fonds à l'état vierge, presque musical, la tendresse humaine, l'affection humaine, portées à leurs plus grandes intensités, saisissantes. C'était humain, divinement humain. Comme si le désir s'était ramassé sur lui-même, comme si l'angoisse avait été captée par une main magicienne et tout vibrerait d'un feu doux et toute la souffrance était amour. Je traversais de nouveau une nuit et je ne savais plus que dire. J'étais saisi de silence hyperdoux.

Le chant montant de l'amour pur.